

poing et la releva presque brutalement ; puis, bien en face :

—Savez-vous, dit-il, que la femme infidèle est moins coupable que vous ? Dix fois, cent fois moins coupable ! Savez-vous que je puis vous tuer ?

—Ah ! cela, oui ! Ah ! avec joie, avec joie ! cria-t-elle avec un sourire de folle.

Il la repoussa comme avec dégoût.

—Pourquoi avez-vous commis cette infamie ? Ce n'est pas pour ma fortune, vous êtes riche !...

Marsa frissonnait, humiliée et insultée par ce mépris froid. Elle fut préférée une colère bestiale, un meurtre.

—Ah ! votre fortune ! dit-elle, trouvant un dernier cri pour se défendre, du fond de son humiliation maintenant éternelle. Ce n'était ni cela ; ni votre titre, ni votre nom que je voulais, c'était votre amour !

Le cœur navré de cet homme qui aimait se sentit comme serré dans un étoufement par ce mot qui tombait de ces lèvres adorées, lèvres souillées, dont il aspirait tout à l'heure le parfum.

—Mon amour ?

—Oui, votre amour, votre amour seul ! Je vous aurais dit : "Soyez mon amant", si je n'eusse tremblé de vous perdre, de m'abaisser devant vous, que je trouvais si grand !... J'avais peur, peur de vous voir me fuir... Oui, voilà mon crime ! C'est une infamie, je le sais. Mais je ne songeais qu'à vous garder... vous, vous seul, mon admiration, ma vie... Voyons !... Je mérite d'être châtiée, oui, oui, je le mérite... Mais ces lettres... ces lettres, vous les auriez jetées au feu, si je ne vous avais pas révélé le secret de ma vie... Vous me le dîsiez vous-même... Je pouvais jurer... n'est-ce pas ?... vous auriez cru... je le pouvais... Non, c'eût été trop lâche !... Tuez-moi !... Allez, c'est ce que je mérite... c'est ce que...

—Où allez-vous ? demanda-t-elle éperdue, en voyant que Zilah, sans répondre, faisait quelques pas vers la porte, et oubliant qu'elle n'avait plus le droit de questionner.

Elle sentait que, lui parti, elle ne le reverrait jamais.

Ah ! Parrachement affreux ! Un coup de couteau, elle l'eût préféré, voulu. C'était donc par là que devait finir cette journée de soleil ?

—Où allez-vous ?

—Que vous importe !

—C'est vrai... Je vous demande pardon... Au moins... au moins, monsieur... un mot... je vous en prie... Qu'est-ce que vous ordonnez ? Qu'est-ce vous voulez que je fasse ? Il doit y avoir des lois pour punir celles qui ont fait ce que j'ai fait ! Voulez-vous que j'aille m'accuser, me livrer ! Je ne sais pas, moi !

—Vivez avec Michel Menko, s'il ne me tue pas quand je l'aurai souffleté ! répondit froidement Andras en repoussant encore cette femme qui se tenait vers lui, agenouillée de nouveau, le bras en avant.

Elle demeura un moment hagarde, la paume des mains sur le tapis, se traînant à genoux, dans la robe blanche, jusqu'à la fenêtre comme pour crier, appeler, retenir peut-être cet adoré qui fuyait...

Puis quand elle entendit, contournant la maison, roulant sur le sable du jardin, s'enfonçant du côté de la grille, vers l'avenue, vers Paris, la voiture du prince, elle s'écoula, tombant, se tordant les cheveux, avec l'épouvantable impression du vide immense qui emplissait toute cette maison ce matin en fête maintenant muette comme un tombeau.

Et tandis que le prince, là-bas, dans cette voiture qui l'emportait, lisait avec rage les lettres froissées où Marsa parlait d'amour—elle, la misérable !—à un autre, à cet homme qu'il appelait "mon enfant"; pendant qu'il s'arrêtait dans cette lecture affreuse, la tête perdue, se demandant si

cela était vrai, si un anéantissement aussi subit de son bonheur était possible, si tant de malheurs viennent en si peu d'heures : pendant qu'il avait peur de devenir fou, regardant, sans les voir, les arbres ou les maisons de la route, les domestiques de Marsa, au fond de l'office, buvaient les restes du champagne et, mangeant les reliefs du lunch, portaient gaiement la santé du prince et de la princesse Zilah.

Le vieux Vogotzine seul avait paru surpris du brusque départ du prince. Il rentrait avec sa tunique lâche dans le salon, et trouva la Tzigane accroupie, les cheveux dénoués, terrible.

—Qu'est-ce que cela signifie ? dit-il... Zilah ?

Elle ne répondait pas, l'œil fixe, contemplant, hagard, une vision inaperçue du général.

—Comme une scène ! fit Vogotzine. Déjà ? Et le prince ?... Parti ! Ah ça, mais c'est à Charenton qu'il va, j'espère ! Après ça donc déjà ces Hongrois, depuis le premier jusqu'au dernier... ils sont tous un peu sous, parole d'honneur !...

XX

Paris, dont les bavardages quotidiens ont d'ordinaire l'acuité et l'avidité des cancans de petites villes, garde parfois sur certains sujets graves un silence qu'on pourrait croire généreux. Soit qu'il ignore, soit qu'il respecte, il se tait. Des soupçons vagues planent sur la vérité. On parle à demi-mots, mais on n'affirme pas, et cette espèce d'abstention de la malignité publique est l'un des plus complets hommages qu'elle puisse rendre, soit au caractère soit au talent.

Le monde spécial des étrangers de Paris, cette société contrastée qui pivotait et pirouettait autour du salon de la baronne Dinati ne devait pas ignorer que la princesse Zilah, depuis ce mariage qui avait attiré à Maisons-Lafitte une partie de la *fashion* internationale, n'avait point quitté la maison qu'elle habitait là-bas, tandis que le prince Andras était revenu habiter Paris, seul.

Des bruits couraient, des légendes tout bas colportées. On assurait que Marsa avait été frappée d'une maladie nerveuse héréditaire, et on en donnait pour preuves des visites faites à Maisons-Lafitte par le docteur Fargeas, le savant professeur de la Salpêtrière, qu'on avait vu, en voiture, traverser plusieurs fois le parc, appelé en consultation auprès de la Tzigane avec son ancien interne le docteur Vilandry. Ces deux hommes, dont l'un était depuis longtemps illustre et l'autre célèbre déjà, étaient accourus, sur la prière de Vogotzine, conseillé par Yanski Vardely, plus Parisien et mieux informé que le général.

Il était inquiet terriblement, Vogotzine, et son cerveau semblait prêt à éclater sous les préoccupations. Depuis la terrible journée du mariage—Vogotzine haussait les épaules, de colère stupéfaite, lorsqu'il prononçait ce mot *mariage*.

—Marsa n'était point sortie d'une espèce de stupore pleine d'épouvante, et, terrifiée par le mutisme et l'expression d'égarement de sa nièce, le vieux général avait réellement peur de devenir fou dans le tête-à-tête avec cette folle.

—Ah ! mais ! Ah ! mais, disait-il, c'est déplorablement triste tout cela donc !

Après l'épouvantable écroulement de ses espoirs, une fièvre chaude montait au front de la Tzigane, la courbait et la couchait sur son lit dans le trouble affreux d'un délire qui enlevait en effet au pauvre vieux Vogotzine le peu de raison qui lui restait. Ne comprenant rien à la disparition de Zilah, le général restait face à face avec Marsa égarée et implorant de quelqu'un d'invisible une grâce ardemment réclamée, quémandée avec des gestes éperdus.

Le malheureux se passait les mains sur son crâne pelé et sentait, à son tour, sa tête se perdre. Il eût mieux aimé tenir tête à un bataillon de hon-

weds ou à une volée de bachi-bouzoucks plutôt que de rester là, dans le fond d'un parc, en face d'une malade en délire dont les sanglots et les appels désespérés faisaient larmoyer ce soldat à demi ramollé, qui avait contemplé autrefois, d'un œil sec, des tranchées entières pleines de morts, des cadavres nus, que bénissait en bloc quelque pope en costume de deuil.

Vogotzine avait couru à Paris, interrogé Andras, mais le prince lui avait répondu de façon à ne plus admettre d'ouverture nouvelle sur un tel sujet :

—Mes affaires personnelles ne regardent que moi.

Le général n'était plus assez énergique pour exiger une explication, et il s'inclinait, répétant qu'il n'avait cure, certes, de se mêler de ce qui ne le regardait pas, et remarquant seulement que Zilah était devenu très pâle lorsqu'il lui avait dit que ce serait un miracle, vraiment, oui, un miracle, si l'effroyable fièvre qui la tordait, n'emportait point Marsa.

—Elle fait pitié, disait le gros homme.

Zilah lui avait jeté un coup d'œil étrange, sévere et pourtant terrifié.

Vogotzine n'insista pourtant pas, mais, il alla demander au docteur Fargeas de vouloir bien venir, le plus tôt possible, à Maisons-Lafitte. Le savant avait consenti.

Devant cette grille où, si peu de temps auparavant, roulaient, dans une gaieté de grande fête, les voitures de gala, le coupé du médecin de la Salpêtrière s'était donc arrêté, et Vogotzine avait introduit dans le salon, d'où Marsa avait chassé Menko, le docteur au fin profil de médaille, l'œil profond, le menton rasé, ses longs cheveux rejettés derrière ses oreilles, en longues boucles encore noires.

Puis le général avait prié qu'on amenât *Mademoiselle*... Il se reprenait, disait *Madame la Princesse*, haussait encore les épaules, selon son habitude, et, tout à coup, devenait très sérieux, inquiet, en voyant sur le seuil apparaître Marsa, que la fièvre avait momentanément quittée et qui pouvait se traîner maintenant, blanche et raidie dans ses mouvements, appuyée au bras de sa femme de chambre.

Le docteur Fargeas examina, d'un regard de son œil noir, cette femme dont les prunelles, seules vivantes dans un beau corps automatique, flamboyaient, comme si l'on y eût aperçu l'âme brûler.

—Madame, dit doucement le docteur, quand le général, s'approchant doucement, eut fait signe à sa nièce d'écouter cet inconnu, le général Vogotzine m'a dit que vous étiez souffrante... Je suis médecin... Voulez-vous me faire l'honneur et l'amitié de répondre à mes questions ?

—Oui, fit le général, je t'en prie, je t'en supplie, ma chère Marsa !

Elle était debout, relevant sa tête dont pas un muscle ne bougeait et, sans rien dire, elle regarda un moment le docteur jusqu'au fond des yeux. A son tour, elle étudiait. C'était comme un défi avant un duel.

(A suivre.)

A VIS.

Nos abonnés de la campagne sont priés d'envoyer le montant de leur abonnement par la poste, boîte 2029 ; ils recevront leur reçu par le retour de la malle.

Ceux de la ville sont priés de payer au bureau du *Journal*, n. 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel, chez M. Wm Daniel.